

Jean-Pierre Bénéard

A propos de la lettre Φ . Commentaires sur la troisième séance du séminaire *Encore*

L'axe du travail de Lacan, de son travail de recherche, repose sur cette proposition freudienne selon laquelle il y a qu'une seule libido, et que deuxièmement elle est mâle, ce qui va engager toute la question du phallus, on connaît le jeu de mot : « la norme mâle », comme un corrélat du : « *il n'y a pas de rapport sexuel* ».

Je vais essayer de suivre le séminaire. Il y a la fonction de l'écrit et puis ce que l'on écrit, donc on va parler de la lettre, et bien sûr de la lettre Φ . Ce que l'on écrit est destiné à la poubellisation c'est-à-dire que ça se présente comme un objet a, dont la destinée réelle est la poubelle, en tant que déchet. Lacan ajoute que ses écrits, les siens, les *Ecrits* ne sont pas à lire, et ce par rapport à cette question de lecture, de lecture de la lettre qui amène à autre chose que simplement dire des bêtises. Mais, en disant des bêtises, ce qu'on fait en disant n'importe quoi, se livrer à l'exercice de l'association dite libre en disant des bêtises, nous ne le faisons qu'à partir d'une certaine place repérable comme telle avec la notion de discours. Or ce que Lacan entend par *discours* est de l'ordre d'un agencement de lettres. Il y aurait donc pour l'analyste non seulement à entendre

les signifiants mais aussi à lire avec quelles lettres s'écrit la place d'où parle l'analysant. Ça ne suffit pas d'entendre, encore faut-il savoir lire.

Si Lacan peut donc avoir le sentiment, en se retournant sur ce qu'il a dit, que « *ce n'est pas si bête* », ce ne peut être que parce qu'à la lecture qu'il fait de ce qu'il a proféré, c'est son terme, il peut avoir l'idée que ce qu'il a dit vient précisément prendre place dans un champ très particulier : le champ du discours analytique. Ce n'est plus tant ce qu'il dit qui importe, mais d'où ça vient, pour les effets qui s'en suivraient de pouvoir faire enseignement. Il a bel et bien dans l'idée que ça lui vient du discours analytique, et que l'enseignement qui pourrait en résulter serait donc un enseignement analytique. C'est-à-dire, que cet enseignement là est censé avoir d'autres effets que l'enseignement universitaire. On pourrait dire simplement que les écrits de Lacan sont destinés à la poubelle, comme chute de la dimension objectale de ce tas de papier, ils n'en auront pas moins eu pour effet, dans ce mouvement vers la chute, de produire de nouveaux signifiants qui auront ouvert le champ de la théorie du sujet. C'est justement ce que, par exemple le discours universitaire, est censé ne pas produire, puisqu'à le prendre comme l'écrit Lacan, ce discours produit précisément comme chute le sujet barré qui fait énigme dans l'ouverture freudienne.

Il est assez étonnant que les écrits des analystes fassent si peu état du problème que pose le statut des femmes (et corrélativement des hommes) un peu partout dans le monde.

Lacan reprend ce avec quoi il écrit ses discours pour en repréciser les fonctions et il y a là quelques surprises, parce que on pourrait s'attendre à ce qu'il énonce successivement chacune des quatre lettres avec lesquelles et il organisa son écriture des

discours soit S1, S2, a et \$, mais, et ça c'est sans doute important, ce n'est pas à cette énumération là qu'il nous appelle. Car s'il énonce bien le petit a, puis le grand A soit le S2, il termine ainsi son énumération sur cette phrase: « *J'ai usé enfin de cette lettre grand Φ* ». Il est en train de parler des discours, de son écriture des discours, et au lieu d'énumérer les quatre lettres qui sont là habituellement, il n'en cite que trois : a, A et « *...enfin ... grand Φ* » ; il propose comme troisième lettre, une lettre qui ne figure pas dans l'écriture des quatre discours : Φ . Je souligne le *enfin* qui vient dans cet énoncé clore la série.

Deuxième surprise, cette lettre, précise Lacan, règle « *une fonction originale qui est à distinguer de la fonction seulement signifiante qu'on désigne habituellement dans la théorie analytique sous le terme de phallus* ». Avec le terme de phallus est donc désignée habituellement : *la fonction signifiante*, mais il s'agit maintenant de la lettre Φ , qui vient régler une fonction originale qui va au-delà de ce que le terme de phallus pouvait signifier.

Dans l'énumération, des lettres constitutives des discours manquent lettres S1 et \$, avec lesquelles, dans le discours du maître, s'écrit ce que nous pouvons nommer *la fonction de représentation* : S1/\$. Mais, ce n'est pas que ça. Lacan ajoute que l'originalité de la lettre Φ tient à sa dimension d'écriture elle-même. Voyez comme c'est intéressant, puisqu'il ne s'agit plus du signifiant phallus, mais de la lettre Φ . On peut supposer un certain changement de cap de la part de Lacan, dans la mesure où il substitue, dans ce qui faisait pour lui jusqu'alors théorie analytique, la lettre Φ à ce qui était nommé jusqu'à présent phallus, comme fonction signifiante. Je pense que c'est important de souligner ça parce que, justement, lorsque nous en arriverons aux équations de la sexualité, nous retrouverons évidemment cette lettre grand Φ , avec, par exemple, cette équation : $\forall x . \Phi x$. Lacan réalise là, une double opération qui mérite, me semble-t-il, d'être soulignée, d'une part il énonce que pour expliquer, c'est sa phrase, les fonctions de ce discours analytique, il a avancé un certain nombre de lettres qui écrivent ce discours or, dans son énumération manquent S1 et \$, à quoi il substitue implicitement grand Φ . D'autre part il annonce une extension de la fonction jusque-là reconnue du phallus par quoi se désigne classiquement la castration symbolique, à la condition de l'écriture de la lettre Φ .

Je vous propose une remarque avant d'al-

ler plus loin. Lacan parle du discours analytique, et j'ai introduit le discours du maître pour évoquer une certaine fonction de représentation. Ceci constitue une difficulté, mais, c'est bien cette fonction de représentation qui est en jeu dans ce séminaire sous la forme où je l'ai écrite : S1/\$, puisqu'il s'agit à terme de déterminer avec quoi fonctionne le \$, qui est représenté par un S1, avec lequel se joue la question de l'identification dans le champ du sexuel. Au niveau où nous en sommes, il ne paraît pas très légitime de nommer le discours auquel je fais référence : discours du maître. Si nous nous en tenons à l'énoncé de Lacan concernant le sujet de l'inconscient représenté par un signifiant pour un autre signifiant, nous pourrions dire que ce que nous nommons habituellement discours du maître, est très précisément le : *discours de l'inconscient*. Le nommer : discours du maître, ne se conçoit qu'avec une certaine adjonction à la fonction du S1, avec laquelle ce discours met en œuvre un certain lien social d'une manière qui, justement, n'est pas sans rapport avec la question phallique. Nous reprendrons cela plus loin.

La représentation subjective est mise au compte de ce que Lacan nomme, la fonction signifiante, fonction phallique, dont nous avons deux écritures, d'une part la lettre grand Φ , et d'autre part le rapport, c'est ma proposition, S1/\$. Tel qu'il présente les choses, écrire la représentation subjective S1/\$, c'est la même chose que d'écrire grand Φ . Seulement, ces deux écritures ne sont néanmoins pas tout à fait équivalentes, car grand Φ n'écrit pas seulement S1/\$, mais vient marquer ce S1/\$ du sceau de la castration, c'est-à-dire que le S1 n'a de signification qu'au champ de Φ , du sexuel.

Il se produit donc dans l'écriture de Lacan une certaine destitution *du terme* de phallus, du phallus en tant que signifiant, écoutons ce qu'il dit : « *J'ai usé enfin de cette lettre grand Φ , à distinguer de la fonction seulement signifiante qui se promet dans la théorie analytique jusque-là du terme de phallus.*¹ ». Il y a lieu à mon sens d'entendre, que là où dans la théorie analytique, il était jusqu'alors question du phallus comme concept obéissant à certaine définition, il est maintenant question du phallus comme nommant la lettre Φ . Je crois que ça change des choses. Il ne s'agit plus du phallus, dont on ne sait pas bien ce que c'est, mais maintenant c'est le nom d'une lettre, ce n'est pas pareil. Cette lettre

Φ , devient un élément de la structure littérale, en tant que cette lettre intervient d'une manière essentielle, opératoire, comme l'un des éléments qui règlent la position du sujet à l'égard du sexuel, dans la mesure où le sujet est l'effet d'une inscription littérale. L'effet de cette lettre, dans sa valeur d'inscription pour le sujet, outre-passe ce qui s'entendait de la seule division subjective, elle a d'autres effets que cette seule division. Et le terme qu'utilise Lacan de *fonction signifiante*, nommant la fonction de la lettre Φ , prend non seulement en compte la division subjective, mais y inclut ce qu'aurait de spécifique la marque phallique au cœur même de cette division, pour se réduire à cette marque.

Avant d'aller plus loin, Lacan reprend les notions de signifiants et de lettres pour en souligner l'hétérogénéité fondamentale. Le signifiant appartient au champ de la parole, au champ de ce qui s'entend, qui essentiellement n'a pas de rapport avec ce que ça signifie. Le paradoxe est le suivant, le signifiant c'est ce qui a des effets de signifié, mais le signifiant n'est pas le signifié, bien plus, il n'y a pas de rapport de l'un à l'autre. C'est en ce point que de Saussure parlait d'arbitraire et là, Lacan précise qu'il s'agit d'un discours de maîtrise car parler d'arbitraire c'est se fermer une possibilité de comprendre ce qui se passe, ce qui le distingue du discours analytique avec lequel Lacan se contente, si je peux dire, de noter que de l'un à l'autre, il n'y a pas de rapport. Pour Platon, la chose est encore plus radicale puisque lui pensait pouvoir l'écrire ce rapport, je cite Lacan : « *Pour Platon le signifiant, de soi-même, veut dire quelque chose* ». Donc, pour Platon il n'y a pas de coupure entre le signifiant et, nous pourrions dire, la lettre. Car le signifié, c'est ce qui se lit, et ce qui se lit n'est pas sans rapport avec la lettre. L'hétérogénéité radicale du signifiant et de la lettre, vient dire que l'écriture littérale n'est pas une simple opération de formalisation avec laquelle on viendrait à écrire un signifiant quelconque avec l'élément littéral S1 par exemple, lettre servant de support à un signifiant, qu'elle n'est pas. Mais, et surtout, elle a au moins pour autre fonction d'inscrire ce signifiant dans une structure littérale de discours. Lacan limitant le signifiant à ce qui s'entend.

Pour le dire autrement, ce qui me semble être en jeu à ce moment-là chez Lacan, c'est une différence par rapport à ce qu'il disait d'Aristote à un moment donné. Aristote aura bien utilisé

des lettres pour formaliser les syllogismes. C'est-à-dire, que dans le fond il formalise son texte, mais là, ce que Lacan est en train de dire est bien autre chose que ça. On pourrait le dire ainsi, ce n'est pas tant Aristote aura utilisé des lettres, mais qu'il aura extrait de ses formules syllogistiques ce qu'elles contenaient déjà d'un soubassement littéral qu'il aura écrit avec ses lettres alphabétiques grecs. Je veux simplement souligner une certaine fonction d'antériorité de la lettre, de l'inscription littérale, par rapport à ce qui s'en manifeste sous la forme de la parole. Si Aristote donc, a pu formaliser ses syllogismes, c'est qu'ils étaient déjà soutenus par une logique littérale. C'est en quoi la lettre ne vient pas s'écrire à la place d'un signifiant mais qu'un signifiant peut en quelque sorte de venir s'asseoir sur le bord d'une lettre, par exemple dans le discours : $S1 \rightarrow S2$, etc., à la place d'une lettre qui vient inscrire quelque un dans le champ d'un discours, on pourra mettre par exemple : analyste, comme S1, et on va se retrouver dans un discours du maître là où pourtant il y aurait quelque chose qui serait de l'ordre de l'analytique. Pour résumer disons qu'un signifiant vient se mettre là où il y a une certaine lettre, et c'est ça la question des discours et de la structure littérale. Cela n'a rien à voir avec la manière d'utiliser des lettres pour écrire par exemple : PTT. Cette écriture n'est, a priori, qu'une modalité plus rapide d'écrire : Poste etc. Le sigle PTT n'a aucune fonction littérale d'inscription de quoi que ce soit par rapport à Poste etc. Il n'y a là aucune hétérogénéité entre les deux écritures. Pas de littoral.

À partir de ce rappel de la notion de discours, Lacan va passer par une série d'associations à autre chose. Du discours nous allons passer à la notion de lien que ce discours implique, du lien entre des êtres vivants. Qu'est-ce que la vie ? Il y a là, nous dit-il, une ambiguïté signifiante car la vie comporte aussi bien la mort. Il résoudra cette difficulté en disant que la vie ne se définissant que de la reproduction de corps sexués qui comporte et la vie et la mort, les deux, elle ne peut se définir ni de l'un ni de l'autre. C'est un petit passage qui paraît intéressant parce que nous voyons qu'il est dans une recherche quant à une formalisation et puis en même temps dans quelque chose qui vise à reprendre des signifiants qu'on utilise couramment comme la vie et la mort et que toute la difficulté ça va être de savoir comment on arrive à brancher nos

conceptions avec ce qu'il écrit de la théorie formelle du sujet. Et nos conceptions, particulièrement dans le champ analytique, nous devons penser qu'il s'agit des conceptions freudiennes. J'ai compté, le mot : Freud, revient soixante fois dans ce séminaire, il y a manifestement une sorte de dialogue permanent entre Lacan et Freud. La question pourrait être celle-ci, comment faire coller les conceptions freudiennes avec la formalisation lacanienne du sujet dans son rapport au langage.

Donc, l'équation lacanienne paraît simple, l'écriture des discours renvoie à ce qui s'organise entre les vivants dont l'essence, voilà une conception par exemple, dont l'essence est la reproduction en tant que sexuée². Tout le champ humain se trouverait pris dans ce balayage, qui met la psychanalyse, du fait de la formalisation, hors du champ des conceptions du monde qui ne sont pas autres choses que des ontologies, des sciences de l'être. La visée de Lacan est de sortir des ontologies, de se sortir des sciences de l'être qui ne sont que des conceptions du monde. Lacan les dénonce, il en dénonce leur artifice fondamental qui consiste, et ça, ça vient des Grecs, à faire passer la copule (dans la constitution d'une phrase), la copule non nécessaire, le verbe être, à la dimension d'un signifiant, d'un substantif, l'Être, que Lacan se propose d'exorciser. Il écrira par exemple : « *seskecè* » - c'est ce que c'est, pour finalement casser ce que l'on est tenté de faire souvent, c'est-à-dire d'isoler le verbe être et d'en faire un substantif. C'est par ce biais que Lacan revient à la question du discours comme lien, pour souligner quant au discours du maître que la question se réduit à un être à la botte, qui fait pivot avec ce qu'il écrira : « *m'être* ».

Le discours du maître se trouve ainsi redéfini comme ce discours qui ordonne d'être, selon la modalité ordonnée par ce même discours, et il ajoute que le signifiant est d'abord impératif. Le discours du maître étant celui qui profère, c'est-à-dire qui impose au S1 un statut d'être là où il n'est que semblant. Il ne faut pas confondre, certainement, le maître, comme étant celui qui profère, avec ce que Lacan dit, le discours du maître, le discours du maître qui est formé d'un ensemble de quatre lettres. Ceci est source d'une ambiguïté car bien souvent on pense entendre par discours du maître, la parole du maître. Et de fait c'est ainsi qu'il en parle dans les *Quatre discours*, quand il évoque les rapports du maître de l'esclave, et lorsqu'il met

l'esclave en S2. C'est très compliqué cette histoire là, car il n'explique pas très bien l'opération qu'il fait en faisant ça, car tel qu'il introduit ce discours du maître on pourrait l'appeler, comme je le disais tout à l'heure le discours de l'inconscient, dans lequel le S1 est assujéti au S2, complètement assujéti à ce savoir comme étant la part insue du sujet lui-même. Il y a une ambiguïté entre ces quatre lettres en tant qu'elles déterminent la structure subjective, et ces mêmes quatre lettres dont il se sert pour dire le lien social, c'est-à-dire comme un déploiement de cette écriture littérale dans l'espace du discours courant où tel ou tel autre représentera le lieu du S2. Je souligne ce point parce que la question du phallus est en quelque sorte suspendue à cette question. J'ai noté par exemple, cette phrase dans l'ouvrage de Serge André, *Que veut une femme* : « *un effet de signifié du discours du maître, soit de cette forme de discours où le signifiant reçoit³ la fonction de commandement.* ». Ce qui signifie qu'on passe d'une première écriture littérale qui dit la division subjective, au discours du maître par une opération particulière qui est celle-ci, le signifiant reçoit la fonction de commandement. Ce qui reste assez énigmatique car il la reçoit de qui ? Il la prend, il se sert ?... Je souligne cette difficulté car elle n'est pas sans rapport avec la question du S1, dont le 1 dirait son inscription phallique.

Ce passage par l'ontologie permet à Lacan d'égratigner la notion d'une supposée réalité pré-discursive, que le discours philosophique permettrait de cerner avec le langage, il n'y pas d'être qui précéderait notre plongement dans la vie par le langage. L'objectif est radicalement différent entre la philosophie et le discours analytique car pour la philosophie il y a d'abord de l'Être et donc elle va essayer de savoir ce que c'est que cet Être, alors que Lacan soutient il n'y a pas de réalité pré-discursive, pas de réalité pré-discursive de l'Être. Il n'y a pas d'être avant le discours, il n'y a pas d'être avant le langage, c'est le langage et c'est un certain discours qui engendre cette question sur l'Être. Il y n'a pas pour Lacan d'autre réalité que la réalité des discours, dont l'Être est un des effets. S'il n'y a pas de réalité pré-discursive, nous atteignons au niveau le plus radical de que fait Lacan avec sa formalisation, s'il n'y a pas de réalité pré-discursive, c'est à cela que nous sommes confrontés, dans ces « *rapports humains qui ne vont pas* », quand nous parlons « *des fem-*

mes, des hommes et des enfants », et qui ne sont que des signifiants. Il y a pas de réalité pré-discursive de *l'homme*, pas plus que de *la femme* et de *l'enfant*. Ce ne sont que des signifiants et à partir de là, alors, qu'est-ce que c'est ? Ce passage par le signifiant modifie, ou devrait modifier considérablement notre manière de penser ces signifiants, puisque nous ne pouvons plus nous fonder sur quelque conception du monde que ce soit pour les penser. Il nous reste ce qui se propose à nous avec le discours analytique. Autrement dit, qu'est-ce que représente le signifiant *femme*, qu'est-ce que cela vise comme nécessité de discours lorsque Lacan énonce qu'il y a là une instance subjective *pas-toute* ? À partir de ce point Lacan souligne la spécificité de l'écrit pour renvoyer le signifiant au niveau de ce qui s'entend, et déplacer le signifié résolument du côté de l'écrit, sur le même plan que la lettre. C'est important, parce que si, par exemple, pour le signifiant *femme*, son signifié femme c'est quelque chose qui se lit, il va falloir le lire dans une écriture littérale, et c'est à ça que l'on va aboutir avec : il existe pas de x pour lequel la fonction phallique ne peut pas écrire, et ce n'est pas de tout x que la fonction phallique peut s'écrire. C'est à savoir, que le signifié du signifiant femme ce n'est pas une connotation mais ce qui se lit d'une écriture littérale, le vrai, si je peux dire, signifié de ce signifiant.

Nous pouvons néanmoins nous poser la question de savoir si la lettre qui sert à écrire le discours analytique est à mettre sur le même plan que la lettre en tant qu'alphabétique avec laquelle nous produisons des textes. On a l'impression à lire à Lacan qu'il s'agit bel et bien de la même chose, bien qu'il indique qu'il y aurait lieu par exemple de distinguer l'usage de la lettre dans l'algèbre et dans la théorie des ensembles. Ceci est un peu compliqué mais, poursuivre la démarche de Lacan, il importe de repérer et fondamentalement d'où il part et s'agissant de la question de la lettre il nous donne une indication précise sur ce qu'il entend par lettre. La lettre nous dit-il radicalement est effet de discours. Alors ça, ça devient un peu compliqué parce que ce que je disais tout à l'heure c'est que le discours est fait par la lettre, et là, il a l'air de dire que la lettre est un effet du discours, il va expliquer pourquoi. Il prend un exemple avec ce qui s'est passé en Mésopotamie, avec l'instauration du marché, posée par lui comme effet de discours, eh bien, c'est de l'avènement de ce type particulier de relation qu'est sortie la lettre. La

lettre d'abord cunéiforme, puis alphabétique, phénicienne avec laquelle s'écrivaient les actes commerciaux. Cette lettre que nous dirons lettre lacanienne, n'a rien à faire avec la connotation du signifiant. En effet, il apparaît évident que les signifiants utilisés avant l'écriture des actes commerciaux avait des effets de connotation, ce que Lacan introduit c'est que l'écriture à des effets *sur* la connotation. Il dit « *elle l'élabore et la perfectionne* ». On peut entendre que, par exemple, les connotations des signifiants homme, femme, enfant, phallus, etc., avec l'écriture qu'il fait du discours et analytique cela va élaborer et perfectionner la connotation, le signifié de ce signifiant.

Nous en sommes donc là, la lettre est effet de discours. C'est-à-dire effet de l'émergence à un moment donné d'un certain type de relation. Pourtant, lorsque Lacan évoquera quelques lignes plus loin les différents usages qu'on peut faire de la lettre, il semble dire l'inverse: « *n'importe quel effet de discours à ceci de bon qu'il est fait de la lettre* », ce qui fait que nous avons deux formules. Donc, la lettre radicalement *est effet de discours* et *n'importe quel effet de discours à ceci de bon qu'il est fait de la lettre*, cette deuxième phrase devrait confirmer la première. Or, il se trouve que c'est l'inverse, ou alors cela ça se complète ? Quelque chose de la lettre a à voir avec la production littérale formelle, mais aussi peut-être que l'écriture formelle a un effet de production de lettres ? En fait, peut-être que les deux sont intimement liées, à l'instar de la question de la poule et de l'œuf.

Ceci mène à ce dire que dans le discours analytique, « *c'est toujours ceci, à ce qui s'énonce de signifiants vous donner une autre lecture que ce qu'il signifie* ». Et l'autre lecture, je pense que c'est justement ce qui renvoie à une autre lecture, et précisément la lecture de la lettre. Dans la cure, le sujet de l'inconscient... le \$ « *non seulement vous le supposé savoir lire, mais vous le supposé pouvoir apprendre à lire* » et là il y a une phrase que pour ma part je ne comprends pas du tout : « *Seulement ce que vous lui apprenez à lire, n'a absolument rien à faire, en aucun cas, avec ce que vous pouvez en écrire.* ». Sauf, si nous supposons que ce qu'on peut en écrire renvoie à ce qu'on entend de signifiant, alors que ce qui se lit, c'est la lettre.

Ce que je viens de dire concerne donc des éléments d'une logique formelle du discours analytique, mais la question reste ouverte de

savoir comment ça se branche sur la clinique, car *femme* est un signifiant et ce qui se trouve subsumé avec ce signifiant est nommé également *femme*, et de toute façon, selon Lacan, « elle n'entre en fonction dans le rapport sexuel qu'en tant que la mère. » Nous sommes confrontés là à une question très difficile parce que, justement, cette affirmation ne peut se déduire de son écriture littérale. C'est quelque chose qui se déduit des conceptions freudiennes. Nous assistons là à une opération qui consiste à brancher une formalisation sur des conceptions analytiques freudiennes, et la question se pose de savoir qu'elle est la validité de ces conceptions et du branchement. « Elle est par ailleurs dite pas-toute, il y a donc toujours chez elle quelque chose qui échappe au discours », la conclusion est la suivante « À cette jouissance qu'elle n'est pas-toute, c'est-à-dire qui la fait quelque part absente à elle-même, absente en tant que sujet, elle trouvera le bouchon en ce petit a que sera son enfant. Quant à l'homme il n'entre dans la jouissance sexuelle que castré, c'est-à-dire qu'il a rapport à la jouissance phallique. » Alors là, une femme ne serait pas un homme... Parce que la définition que propose Lacan de la castration c'est que ça concerne l'homme, mais ça ce n'est pas très évident parce que, justement, ce qu'on disait ce matin, c'est que la fonction signifiante ça concernerait tout sujet parlant, et voilà que d'un coup, et je le dirais comme ça, pour rendre raison à Freud d'une libido mâle, pour ce qu'il en est de la castration, il n'y a que ce qui se définit par *homme* qui est en serait le support.

On pourrait penser que *homme*, c'est un signifiant et que ça ne désigne pas quelqu'un, mais néanmoins ça désigne quand même quelqu'un puisque ça va être l'homme en tant que porteur du pénis paré de la fonction phallique. Il y a donc là une référence à l'anatomie avec laquelle le signifiant *homme* va se fixer sur un corps marqué irréductiblement de porter quelque chose, là où va venir se représenter la fonction phallique.

Il s'en déduit que la fonction phallique, puisque c'est la fonction de signification, la fonction signifiante en tant que telle, en tant que le S1 en serait le support, en tant que là il y a du sujet – le sujet, c'est ce qui est représenté par un S1 – que, si le S1 c'est le représentant de la fonction signifiante, ce n'est pas le S2. Nous en arrivons donc à une autre manière de penser le discours du maître que celle qui prévalait, où que le nom même de discours du maître anticipait. A

la place du S1 il faut écrire *homme* et à la place du S2 il faut écrire *femme*.

De la femme, Lacan en dit par ailleurs ceci : « Il faudrait que le sujet admette que l'essence de la femme ça ne soit pas la castration, et pour tout dire, que ce soit à partir du Réel, à savoir mis à part un petit rien insignifiant — je ne dis pas ça au hasard — elles sont pas castrables. Parce que le phallus, dont je souligne que je n'ai point encore dit ce que c'est, eh bien, elles ne l'ont pas. C'est à partir du moment où c'est de l'impossible comme cause que la femme n'est pas liée essentiellement à la castration que l'accès à la femme est possible dans son indétermination. » ... Ou pire, document AFI, p 45. La formule qui s'imposerait serait celle-ci, concernant les femmes en tant que non castrables : $\forall x . \text{non } \Phi x$. Comme un envers de l'homme ($\forall x . \Phi x$) par rapport à la fonction Φ , à ceci près d'un petit rien insignifiant où nous pouvons reconnaître le clitoris. C'est ce petit rien qui fait changer de place la négation : pas $\forall x . \Phi x$, il s'agit de la « jouissance clitoridienne » à distinguer de l'autre : « la jouissance qu'on appelle comme on peut, l'autre justement, celle que je suis en train d'essayer de vous faire aborder par la voie logique, parce que jusqu'à nouvel ordre, il n'y en a pas d'autre. » Encore, Seuil, p. 64. Mais, cette jouissance clitoridienne, identifiée à la jouissance phallique, n'est qu'une jouissance phallique dévaluée en ce sens que, jusqu'à preuve du contraire, elle n'intervient pas dans l'essence du sexuel qui est la fonction de reproduction. Le phallus de la jouissance phallique de la femme n'est pas un phallus.

Ce qui me paraît être un point extrêmement difficile, c'est que d'une part on a une espèce de logique formelle qui se déploie chez Lacan à partir du langage, et ça, ça paraît assez solide, et puis deuxièmement il y a cette espèce de corpus freudien très complexe que Lacan va essayer, dirait-on, de faire coller avec sa formalisation. À ce moment-là il va être placé dans l'obligation, pour rester fidèle à Freud, de produire ceci qu'il faut donc écrire *homme* en position de S1 et *femme* en position de S2.

Quoi qu'il en soit, il semble bien difficile de soutenir cet édifice uniquement à partir de ce que le langage nous offre. Il n'y a pas de réalité pré-discursive, certes, mais ce principe souffre au moins une exception. En effet, à partir du moment où Lacan considère que les caractères sexuels d'une femme sont ceux de la mère⁴, il

prend un appui sur une supposition biologique, telle une évidence massive, pour étayer sa conception de la castration. Entendons bien, que la castration symbolique, n'est ici, dans ce texte *Encore*, en aucune manière réductible à ce qu'impose le langage d'une division subjective pour tout être parlant. Il s'agit d'une extension, universalisée, de la conception freudienne de la menace de castration qui ne concerne que l'usage du pénis marqué par l'interdit de l'inceste. Pourtant, à partir du moment où Lacan a introduit dans la structure littérale, dont le sujet est un effet, la lettre Φ , il peut identifier castration symbolique et interdit de l'inceste. L'axe du mythe oedipien se trouve ainsi non seulement conforté, mais universalisé avec l'introduction de la lettre Φ dans la structure littérale elle-même. La notion de division subjective ne concerne dès lors plus tout être parlant de la même manière. Si *homme* et *femme*, ne sont que des signifiants, il n'en reste pas moins que ces signifiants sont profondément liés à ce qui dans le corps les rattache au genre mâle et au genre femelle par l'intermédiaire de la lettre.

Avec l'introduction de la lettre Φ , Lacan peut mettre dans le même panier les deux bouts des signifiants qui disent la division sexuée. Il y a une première face du signifiant *homme* qui ne tient que du signifiant et de la lettre, et donc de ce qui peut se déduire de la structure langagière, et une deuxième face qui prend le réel du corps tel qu'il est impliqué dans l'interdit de l'inceste. Avec la lettre Φ , nous ne pourrions plus parler de division subjective, mais de la division subjective en tant qu'elle est radicalement, foncièrement sexuée. Là, serait l'assise fondamentale de la question du sujet, sexué.

Ecrivons le discours du maître, celui que j'ai appelé le discours de l'inconscient :

$$\frac{S1}{\$} \rightarrow \frac{A}{a}$$

J'ai volontairement écrit A, au lieu de la notation classique S2, pour montrer qu'avec la lettre Φ qui règle le rapport S1/\$, nous avons une forme de ce qu'on appelle la partie gauche du tableau de la sexualité, et que le rapport A/a règle la part dite *femme* de ce même tableau.

Ceci permet de considérer que le tableau de la sexualité ne tombe pas sur Lacan, comme ça, un beau matin, mais qu'il est supposé à cette écriture du discours du maître, qu'on peut aussi nommer maintenant discours sexuel, dans la

mesure où le rapport *homme*/\$ écrit la fonction phallique Φ . De l'autre côté, nous pouvons écrire : *femme* /a, en quoi une femme n'a pas d'inconscient, puisqu'elle l'est : la langue maternelle, en quoi elle est un petit a pour celui qui est de l'autre côté, etc.⁵

$$\frac{\text{homme}}{\$} \rightarrow \frac{\text{femme}}{a}$$

Cette manière de reprendre le discours du maître présente un autre intérêt, celui de nous montrer, la cohérence qui s'en déduit pour Lacan de considérer l'amour comme ce qui se substitue à l'inexistence du rapport sexuel. A l'inconscient, structuré comme un langage, il dit falloir adjoindre ce deuxième point : « *l'inconscient est ce qui se substitue à l'inexistence du rapport sexuel, par l'intermédiaire de l'amour* », voie de mirage, qui met en scène le S1 et l'Autre.

C'est par l'intermédiaire de l'amour, entre eux deux, narcissiquement, que les nommés, et parce qu'ils sont nommés, homme et femme, qu'ils faillent et s'inscrivent nécessairement dans le discours sexuel en tant qu'il est l'inconscient.

Mais, tout cela ne va pas sans difficultés. Comment, en effet, croire que pour un *homme*, il pourrait exister dans le réel une *femme* qui serait *l'incarnation réelle* de sa langue à lui, la présentation de son propre inconscient ? Sauf à poser l'universalité de la langue comme une, dont chaque femme serait une incarnation.

Par ailleurs, et en relation avec cette question d'incarnation, qu'en est-il de la manière dont le signifiant vient prendre le corps ? On répète que ce qui vient dans la partie gauche, à titre de signifiant, cela peut être n'importe qui. Un n'importe qui, qui à cette place se détermine comme *homme*, il en sera de même pour qui viendra à titre de signifiant jouer dans la cour des filles, à droite. Mais, ce que j'ai appelé l'autre face du signifiant, celle qui implique l'anatomie réelle, pour autant que le pénis, et lui seul, supporte symboliquement le phallus, a pour conséquence que le à titre de signifiant n'est pas si simple à entendre puisqu'il implique le réel du corps. Ainsi, un parlêtre identifié anatomiquement femme qui viendrait jouer dans la cour des garçons, n'y serait qu'au titre d'une imposture, et réciproquement. Cette question de la face anatomique du signifiant n'est en rien anodine,

puisqu'elle se trouve au fondement de la réflexion de Marcel Czermak sur le transsexualisme. La conséquence de cette référence significative prise sur le corps consiste en ceci que la répartition que propose Lacan dans son tableau de la sexualité entre les hommes et les femmes, repartit bien en réalité ceux-ci d'un côté et de l'autre, en fonction de leur anatomie, ceux qui sont anatomiquement identifiés comme hommes, doivent, se trouver à gauche, et celles qui sont, par défaut, identifiées femmes, doivent, se situer à droite. Il s'en déduit, si on peut le dire ainsi, que la vraie jouissance d'un homme serait phallique, là où la vraie jouissance d'une femme serait Autre, folle – nous pourrions dire également la jouissance de la vraie femme. « *Il n'y a pas de rapport sexuel parce que la jouissance de l'Autre prise comme corps est toujours inadéquate - perverse d'un côté, en tant que l'Autre se réduit à l'objet a - et de l'autre, je dirai folle, énigmatique* » p. 131, « *L'acte d'amour, c'est la perversion polymorphe du mâle, cela chez l'être parlant. Il n'y a rien de plus assuré, de plus cohérent, de plus strict quant au discours freudien.* » *Encore*, p. 68

Cette manière de répartir me semble équivalente à celle qui s'énonçait en 1959, plus de dix ans avant dans *L'éthique de la psychanalyse*, selon cette formule : « *Quelque régularisation que nous apportions à la situation de ceux qui ont concrètement recours à nous dans notre société, il n'est que trop manifeste que leur aspiration au bonheur impliquera toujours une place ouverte à un miracle, une promesse, un mirage de génie original ou d'excursion vers la liberté, caricaturons, de possession de toutes les femmes pour un homme, de l'homme idéal pour*

une femme. Se faire le garant que le sujet puisse d'aucune façon trouver son bien même dans l'analyse est une sorte d'escroquerie. » *L'éthique*, Seuil, p. 350

Cette formulation paraît néanmoins moins radicale que celle exposée dans *Encore*, parce qu'elle fait référence au contexte particulier de *notre société*. Il n'en reste pas moins que la trame freudienne d'un père de la horde primitive s'y trouve en filigrane, ainsi que la place de l'homme pour un femme à titre d'idéalité. « *De sorte qu'on pourrait dire que plus l'homme peut prêter à la femme à confusion avec Dieu, c'est-à-dire ce dont elle jouit...* »⁶ *Encore*, p. 82, et encore ceci : « *Il n'y a de femme qu'exclue par la nature des choses qui est la nature des mots, et il faut bien dire que s'il y a quelque chose dont elles-mêmes se plaignent assez pour l'instant, c'est bien de ça - simplement, elles ne savent pas ce qu'elles disent, c'est toute la différence entre elles et moi.* » *Encore*, p. 68

Une question se pose. S'agit-il dans cette formalisation de Lacan, avec la lettre Φ et l'usage qui en est fait, de rendre compte d'un invariant structural quant à la structure universelle du parlêtre, ou bien de la formalisation d'un mythe millénaire dont Freud se fait l'émissaire et Lacan le garant, et qui aura vu l'institution d'un patriarcat plus ou moins totalitaire, dont le corrélat est l'état de servilité des femmes, masquant la place prescrite de la mère toute puissante et redoutable ? Il est assez étonnant que les écrits des analystes fassent si peu état du problème que pose le statut des femmes (et corrélativement des hommes) un peu partout dans le monde.

NOTES

¹ Souligné par moi.

² « La fonction d'où seulement la vie peut se définir, à savoir la reproduction d'un corps, ne peut elle-même s'intituler ni de la vie, ni de la mort, puisque, comme telle, en tant que sexuée, elle comporte les deux, vie et mort. » *Encore*, Seuil, p. 32.

³ Souligné par moi.

⁴ *Encore* faudrait-il que « mère » soit un invariant, ce que n'attestent pas les six grands systèmes types terminologiques de parentés, eskimo (dont le nôtre fait partie), crow, omaha, etc., où ni la place, ni la fonction de la mère ne sont les mêmes.

⁵ « Du côté de l'homme, j'ai inscrit ici, non certes pour le privilégier d'aucune façon, le \$, et le Φ qui le supporte comme signifiant, *ce Φ qui aussi bien s'incarne dans le SI*, qui est, entre tous les signifiants, ce signifiant dont il n'y a pas de signifié, et qui, quant au sens, en symbolise l'échec. (*Encore*, p. 74)

⁶ Ce qui est sans doute une manière d'évoquer la sorte de transe de possession dont est affectée Thérèse d'Avila dans son délire.